

# La passion de révéler le royaume

Vincent de Paul et Louise de Marillac :  
une relation qui promeut la fidélité créative et l'audace

par Carmen Urrizburu, FdC

Ce fut un jour quelconque, sans que nous sachions la date exacte. Peut-être dans la rue Saint-Denis, dans ce tronçon qui est proche des murailles qui s'élargit pour former le portique de la paroisse de Saint-Sauveur à Paris. Mais cela aurait pu arriver aussi dans n'importe laquelle des rues adjacentes. On ne le sait pas de source sûre parce que aucun détail de cette rencontre n'est resté consigné dans les documents que l'Histoire a comme références pour rappeler les expériences humaines. Peut-être parce qu'à ce moment-là cet événement ne fut pas très significatif pour ces deux personnes<sup>1</sup>.

Elle vivait Rue Courtau-Vilain<sup>2</sup>. Lui, rue Pavé<sup>3</sup>. Tous deux appartenaient à cette même paroisse de Saint-Sauveur<sup>4</sup>. Elle fréquentait assidûment cette paroisse pour la célébration de l'Eucharistie, pour la prière des vêpres et pour les autres prières auxquelles assistaient les fidèles ; elle avait aussi l'habitude d'y vivre ses moments de prière personnelle. Elle venait à la paroisse de temps en temps parce qu'elle faisait alterner sa présence dans la capitale avec des sorties périodi-

---

<sup>1</sup> On peut supposer que cette rencontre a eu lieu avant le 4 juin 1623. A cette date-là Louise de Marillac connaissait déjà Vincent de Paul, mais elle éprouvait une certaine répugnance à commencer une relation avec lui. (Voir S.L.M., *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, 1985, page 11).

<sup>2</sup> Voir MARTINEZ, BENITO, « *Empenada en un paraíso para los pobres* », Ed. CEME, Salamanca, 1995, page 29.

<sup>3</sup> Voir COSTE XIII, 202 / SVP.ES « *Obras Comletas* », tome X, page 241. ROMAN, J.M., « *San Vicente de Paül. I Biografia* », Ed BAC, 1981, page 111. Et CHALUMEAU, R.P., « *Guide de Saint-Vincent de Paul à travers Paris* », Ed. CEFAG, 1977, page 22.

<sup>4</sup> C'était aussi la paroisse à laquelle appartenait Michel de Marillac qui vivait Rue Sainte-Avoye. Louise de Marillac a appartenu à cette paroisse lorsqu'elle a vécu Rue Courtau-Vilain, depuis 1622 jusqu'à 1623 et à l'angle des rues du Temple et Rambuteau, depuis 1623 à 1626. Voir CHALUMEAU, R.P., « *Guide de Saint Vincent de Paul à travers Paris* », Ed. CEFAG, 1977, page 26. Et RYBOLT, J.E., « *Tras las huellas de Vicente de Paül. Guía vicenciana de Francia* », Ed. CEME, Salamanca, 2004, page 87.

ques sur les terres des de Gondi, famille de la haute noblesse qui l'honorait de sa confiance et de son amitié. Elle l'accueillait aussi dans sa luxueuse maison et, à partir de l'année 1617 par le désir express de cette famille, ils lui proposaient l'accompagnement pastoral d'un grand nombre de paysans qui habitaient dans les villes, les villages et les bourgs qui leur appartenaient.

## PAR DES CHEMINS DIFFÉRENTS

Apparemment, ces deux personnes avaient peu de choses en commun. La vie les avait conduits par des chemins différents. Et, curieusement, la même vie les mettait en chemin de converger vers un projet commun, favorisant une alternative évangélique au milieu d'une société injuste.

### Le large déploiement de ses capacités personnelles

Lui, de petite taille mais avec une grande âme. Le regard pénétrant, sympathique, vif, heureux, dans le large déploiement de ses capacités personnelles. Son allure reflétait le processus de croissance intérieure qu'il était en train de vivre. Il était ecclésiastique vêtu simplement mais très dignement. On pouvait facilement le reconnaître comme un prêtre de la campagne. Il avait à peu près quarante-deux ans.

Il avait derrière lui les jours de crise existentielle aiguë. Le non sens d'une vie superficielle, le désenchantement d'un style de vie centré sur lui-même et sur la sécurité que lui donnerait, pensait-il, la possession de quelques « bénéfiques » ecclésiastiques. A ce moment-là, après avoir fait l'expérience de posséder des abbayes, des paroisses, des prieurés, après avoir connu une certaine sécurité pour sa vie grâce à ces possessions, non seulement il avait perdu tout intérêt pour elles, mais encore il venait de renoncer à presque toutes ces dernières.

Sa personnalité était en train de se restructurer en mettant en lumière une maturité humaine et spirituelle charmante. Il était convaincu d'avoir enfin découvert le but de sa vie. « Je suis prêt à donner toute ma vie, par amour de Jésus-Christ, pour le service des pauvres », avait-il résolu dans son cœur avec une profonde sérénité, il y a quelque temps déjà. Et il n'avait plus d'autre occupation Les regards des gens de Paris et des alentours le voyaient proche des préférés du Seigneur. Sans savoir très bien comment il s'était senti conduit jusqu'au monde des pauvres et il avait vu surgir en lui-même une étonnante sensibilité pour percevoir leur situation, leurs manques, leurs souffrances et pour toucher leur cœur. La famille de

Gondi était son lieu stratégique privilégié. Cela parce qu'elle lui a permis de rentrer en contact avec les galériens, avec les paysans de leurs terres, et avec les privilégiés de la société et de l'Église parisienne.

Quand il était arrivé à la ville, il y a de cela plus de dix ans, il était entré en contact avec Pierre de Bérulle, un prêtre qui représentait le courant le plus fervent et le plus actif de l'Église de France. Il reçut alors de celui-ci une aide inestimable pour sa transformation personnelle. A partir de là, séduit par le fait de donner à sa vie un sens spirituel, il lia amitié avec André Duval, Adrien Bourdoise et Jean du Vergier de Hauranne, Abbé de Saint-Cyran. Ils entrevoyaient une Église rénovée, une situation nouvelle qui exigeait l'engagement de chacun. Il voulait aussi connaître tout ce qui était en train d'éclorre dans les cercles spirituels et formateurs de ce temps-là.

Sa personnalité, malgré son humble simplicité, commençait à être connue à Paris. Il était d'origine campagnarde, et sans le vouloir, il attirait l'attention des grands. Dès la première rencontre il savait captiver les gens. Il connut François de Sales quand celui-ci arriva à Paris vers la fin de 1618 et surgit entre eux deux une amitié profonde. En quelques mois ils arrivèrent à une relation très familière. Et François de Sales apprit à le connaître et à le valoriser de telle façon qu'il voulut lui confier la direction du premier Couvent de la Visitation à Paris en 1622.

Vincent se considérait comme une personne en évolution et il faisait un travail intérieur pour libérer en lui l'homme nouveau. Et, cachée derrière cette allure dynamique et ce visage attrayant demeurait la vie, comme une source qui jaillit, comme une expérience : la touche de Dieu, le feu que Dieu lui-même avait mis dans son cœur et qui engendra une harmonie entre toutes les facettes de sa personnalité, le poussait à exprimer, toute la richesse de son être, la vitalité de sa profondeur, la créativité évangélique de son imagination.

### **Excitée par le mouvement naturel qui pousse à savourer la joie de vivre**

Louise reflétait aussi sur son visage dans son allure et dans sa façon d'être la situation personnelle qu'elle était en train de vivre. Timide, parfois la tête baissée, repliée sur elle-même, avec un air parfois accablé, on pouvait la voir aller et venir rapidement dans les rues du quartier du Marais. Seule ou accompagnée d'une amie, elle entrait dans n'importe lequel de ces palais pour une visite de courtoisie ou elle visitait l'église de Saint-Nicolas des Champs ou son église paroissiale rue Saint-Sauveur. Avec le temps, ces sorties se réduisaient presque exclusivement à cela. Elle sortait de moins en moins de chez elle.

Elle avait à peu près trente-deux ans. Elle était mariée à Antoine Le Gras qui avait été secrétaire de la Reine Mère et elle avait un fils, Michel.

Sa présence dans les milieux de la Cour était déjà un vieux souvenir. Les invitations pour les fêtes de palais, sa modeste participation aux réceptions, aux repas et aux bals, sa manière prudente de chercher un endroit adéquat pour le foyer Le Gras, lui avaient donné la possibilité de « connaître » de l'intérieur la vie des grands du royaume. Ses amis l'appelaient « Mademoiselle » et dans son attitude elle ressemblait à une bourgeoise. Mais il y avait en elle quelque chose qui lui donnait un air de distinction. Méprisant la frivolité elle cherchait la façon de se situer spirituellement dans la vie.

C'était une femme de grande culture, avec une éducation exquise, intelligente, sensible, intuitive, délicate, habile. Elle était cultivée dans tous les aspects de sa personnalité. Elle lisait les classiques, elle comprenait bien le latin, elle connaissait le grec ; elle savait organiser et faire des travaux délicats ; elle peignait et pouvait diriger avec maestria les différentes tâches d'une maison. Elle savait être présente et ouverte à son milieu social, culturel et religieux. Elle fréquentait les cercles spirituels de Paris, elle appréciait les ouvrages spirituels modernes, elle avait eu comme interlocuteurs des maîtres spirituels de valeur et elle pouvait entrer en relation avec toutes sortes de personnes.

Sa vie jusqu'à présent n'avait pas été facile. Elle n'avait pas connu sa mère. Le lien par lequel elle aurait pu socialement être attachée à sa famille était ambigu. Elle s'est vu obligée de se marier et à présent elle se sentait à cheval entre la noblesse et la bourgeoisie, femme avec un mari malade sans ressources économiques suffisantes et avec un fils qui vivait une croissance, une maturité lente et quelque peu conflictuelle. Du fond d'elle-même surgissait avec vigueur le désir naturel de goûter à la joie de vivre.

Elle passait par une période difficile. Une profonde crise d'identité lui rongeaient l'âme. Elle ne trouvait pas sa place. Sa façon d'être reflétait découragement et frustration. Sa pensée s'orientait toujours plus vers des pensées négatives. Des sentiments de tristesse, de déception et de culpabilité l'habitaient. L'image d'elle-même que jusqu'à présent elle avait découverte et dans laquelle elle s'était installée lui paraissait terne. Le style de vie qu'elle avait adopté avec sa famille était comme un corset qui oppressait toute sa personne. Il était nécessaire que le meilleur d'elle-même, prisonnier à l'intérieur d'elle-même, surgisse à la lumière.

Elles étaient peu nombreuses les décisions qu'elle avait pu prendre tout au long de sa vie ; presque tout lui avait été donné comme déjà fait ou imposé. Mais là se situait la prière qui plongeait ses racines

dans un choix résolu fait par elle-même quand elle avait quinze ans. Et cette expérience vive intériorisée la guidait sans qu'elle le sache jusqu'à l'éclosion de la plénitude de son être. Elle traversait une profonde « nuit obscure » de laquelle elle allait sortir bientôt plus mûre et pacifiée.

Elle ne passait pas inaperçue dans cette société parisienne. Elle était une Marillac et elle avait un large réseau de relations. Elle admirait François de Sales qu'elle avait reçu chez elle en 1619 et elle voulait de nouveau parler avec lui. Une constante curiosité dans le domaine spirituel la caractérisait. Une « soif » insatiable maintenait vivant en elle le dynamisme de la recherche. Elle recherchait une bonne direction spirituelle mais elle n'arrivait pas à apaiser sa vie intérieure. Et elle demeurait ainsi dans la nuit obscure en attente que naisse la lumière.

Le 4 juin 1623 elle eut l'intuition qu'une personne qu'elle connaissait peu et d'une façon superficielle deviendrait son accompagnateur spirituel. Tous les deux avaient quelque chose en commun : l'engagement de répondre à l'appel pour faire de la vie une expérience spirituelle. Et aussi beaucoup de sympathie et d'admiration et une certaine harmonie spirituelle avec l'Évêque de Genève. Elle, pour le moment, exprimait les mouvements de son âme à un ami de François de Sales qui n'avait pas sa résidence à Paris : Jean-Pierre Camus.

Et c'est ainsi que enveloppée d'un flou capricieux, un jour, on ne sait pas quand ni où ni pourquoi, deux personnes, Vincent de Paul et Louise de Marillac, se sont rencontrées. Et ainsi d'une manière simple et intime sans grande importance, commençait une relation qui peu à peu devait avoir dans la société de Paris, parmi les pauvres de France et dans l'Église une signification et une influence décisives.

## UN CHANGEMENT DE PERSPECTIVE

Il faudra attendre un certain temps pour que la relation amorcée commence à être cultivée. Autant elle que lui, ils étaient occupés chacun dans ses affaires attentifs à leur processus d'évolution. Les deux, chacun dans un moment important, se trouvait à une étape décisive de sa vie. Quand la communication entre eux a commencé à devenir assidue, leur style de vie avait changé notablement : le 17 avril 1625 s'était constitué autour de Vincent un groupe de prêtres dans le but de donner des missions dans les villages. Il avait laissé définitivement la maison des Gondi. Et il vivait avec ses compagnons de l'autre côté de la Seine, au Collège des Bons Enfants<sup>5</sup>, face à la porte de Saint-

---

<sup>5</sup> Voir COSTE XIII, 197-202 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome X, pages 237-241. A la mort de Marguerite de Sully, son

Victor. Le matin de bonne heure il sortait de Paris, il laissait la clé de la maison à un voisin et il revenait le soir, après une journée de rencontres, d'annonces du Royaume et de joie évangélique. Quand le lieu de mission était loin de la capitale, Vincent passait plusieurs jours à l'extérieur. Ce style de vie attirait fortement l'attention de la femme qui l'observait. Celle-ci, veuve depuis le 21 décembre 1625, avait laissé aussi le quartier du Marais et avait déménagé dans un appartement en location, rue Saint-Victor, très proche des Bons Enfants et du Mont Sainte-Geneviève<sup>6</sup>. C'est là qu'avaient surgi des petites écoles gratuites où son fils Michel pourrait continuer ses études.

Lui, libre<sup>7</sup>, joyeux et décidé, parcourait cette partie de sa vie étreignant de nouveaux chemins, de nouvelles attitudes, et de nouvelles réalisations. Elle, instable et indécise, cherchait encore une manière d'être dans la vie. Elle avait besoin d'affection, de conseil, d'attention, d'écoute. Elle fit appel à Vincent. Entre eux deux s'établit une riche relation personnelle. Cela commença par une relation d'aide, direction ou accompagnement spirituel. Cela évolua à travers une belle amitié et une complémentarité savoureuse jusqu'à une heureuse relation de collaboration évangélique.

### A PARTIR D'UNE RELATION D'AIDE

Depuis son plus jeune âge Louise sentait qu'elle avait besoin d'aide. Poussée peut-être par cette insécurité qui laisse dans l'âme un sentiment d'abandon, de manque d'affection et de manque de soins familiaux aux premiers instants de la vie, elle sentait la nécessité de quelqu'un qui pourrait prendre soin d'elle. Mais il était évident que demeurait en elle aussi le dynamisme actif d'une recherche qui dénoue l'expérience religieuse qu'elle cultivait assidûment depuis son adolescence. Sa personne, son âme, demeureraient orientées vers Dieu dans la pénombre, dans les clairs obscurs de la vie et elle cherchait qui pourrait accompagner son cheminement. Les faits laissaient

---

époux accepta que Vincent quittât définitivement sa maison. Voir COSTE XIII, 197-202 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome X, page 76.

<sup>6</sup> CALVET, J., «Luisa de Marillac», Ed. CEME, Salamanca, page 40.

<sup>7</sup> Le 17 juin 1626 Vincent renonce à la propriété du Collège des Bons Enfants en faveur de la Congrégation de la Mission. COSTE XIII, 208-213 / Obras completas», Tome X, pages 244-246. Le 4 septembre 1626 il fait don de ses biens à ses parents, COSTE XIII, 61-63 / SVP.ES «Obras completas», Tome X, pages 77-78 et cette même année il renonce à la paroisse de Clichy, COSTE XIII, 85-86 / SVP.ES «Obras completas», Tome X, pages 97-98. Ce sont des options prises sous le souffle de l'Esprit et qui le mettent en contact avec la liberté évangélique.

entrevoir qu'elle s'était toujours adressée à des personnes qualifiées : Honoré de Champigny, Michel de Marillac, François de Sales, Jean-Pierre Camus... et maintenant, Vincent de Paul. Lui vivait aussi cette même expérience d'accompagnement spirituel. D'abord avec Pierre de Bérulle, ensuite avec André Duval. Et il accompagnait d'autres personnes : Madame de Gondi, Madame Du-Fay, quelques religieuses de la Visitation, les compagnons avec lesquels il vivait et d'autres. Ainsi, tous les deux ont convenu, malgré les premières réticences, de commencer à avoir des entrevues périodiques dans lesquelles elle pourrait exprimer sa vie intérieure.

Cette relation appelée par eux-mêmes direction spirituelle a eu l'avantage de les conduire par le chemin de la croissance personnelle et a contribué d'une façon décisive à l'enrichissement de toutes les facettes de sa personnalité. Ce que cherchait Louise c'était « de vivre », de faire l'expérience de la joie de vivre ; et c'est cela même que désirait Vincent pour lui-même et pour les personnes avec qui il entrait en relation. La vie est un dynamisme en expansion qui jaillit de l'intérieur et qui porte en elle une exigence de libération de toutes les attaches qui étouffent et qui promeut son élan vers la plénitude. La vie porte en elle le sceau de Dieu. Les deux, demeureraient attentifs au mouvement jaillissant de la vie de chacun d'eux, disponibles pour se prêter à son mouvement de plénitude.

### **Etre en harmonie avec le projet de Dieu**

Il est évident que la priorité de cette tâche personnelle et la clarté avec laquelle elle est perçue depuis avant le commencement de leur relation. « *N'est-il pas raisonnable que je sois toute à Dieu... ? Je le désire de tout mon cœur et de la manière qui lui plaise* »<sup>8</sup>, écrivait Louise à un cousin de son mari en lui communiquant la mort de celui-ci. De telle manière que dans la conscience d'eux deux c'était l'unique objectif de la relation d'aide qu'ils avaient décidé d'entreprendre.

Cette orientation, évidente et déterminée, pour situer le sens de la vie dans la réalisation existentielle du projet de Dieu en chacun d'eux, n'était pas une pure idée, elle n'avait pas été importée de l'extérieur puisée dans les manuels de spiritualité, elle n'obéissait pas à un volontarisme sec. Tous les deux cherchaient à cultiver la « sensibilité spirituelle » pour sentir la présence mystérieuse de Dieu dans leur vie. Vincent, depuis déjà le temps de Folleville et de Châtillon, en 1617, quand il s'est senti vaincu par cette assurance : « *Il est clair que Dieu*

---

<sup>8</sup> Sainte LOUISE DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, Lettre 2.

agissait là avec son pouvoir». Louise, depuis le jour de la Pentecôte 1623, lorsqu'elle a perçu la « lumière » sur elle-même et qu'elle s'est senti éclairer par cette évidence: « *C'est Dieu qui me montrait tout cela* »<sup>9</sup>. Et les deux étaient aussi en train d'approfondir suffisamment au fond d'eux-mêmes jusqu'à ce qu'affleure une manière particulière pour chacun la « soif de Dieu » naturelle. « *Je me suis senti poussée par le désir de me donner à Dieu pour faire sa sainte volonté pendant toute ma vie* »<sup>10</sup>, avait écrit Louise vers 1622. Et c'est de cela qu'il s'agissait de respecter le courant de la vie de Dieu en chacun d'eux et de soutenir la façon dont il s'exprimait. En définitive, il s'agissait de laisser à Dieu l'initiative de leur vie en permettant que « l'image » imprimée au plus profond de la personne arrive à s'exprimer dans la personnalité grâce à son propre dynamisme.

Louise sentait qu'elle avait besoin d'aide pour découvrir ce que Dieu avait rêvé pour elle. Elle avait la sensation d'un déséquilibre intérieur et que le choix fondamental pour sa vie devait arriver. Elle avait besoin de se sentir encouragée dans son effort pour être attentive à sa vie intérieure; elle se sentait poussée à exercer sa découverte et voulait partager avec quelqu'un d'autre tout ce qui se passait en elle. La pratique de la prière personnelle lui avait donné l'opportunité d'approfondir sa conscience et de connaître suffisamment son âme pour savoir « *quand elle étouffait un bon désir, en empêchant qu'il s'exprime* » et lorsque, consciente de l'action de Dieu en elle, elle donnait son consentement: « *Il m'a semblé que notre bon Dieu me demandait mon consentement, et que je lui ai donné entièrement pour qu'il fasse lui-même ce qu'il voulait voir en moi* »<sup>11</sup>.

Par chance, Vincent vivait la même expérience et il admirait beaucoup en François de Sales cette façon de vivre. Il l'avait bien observé. « *M'ouvrant son cœur il me dit une fois que, lorsqu'il prêchait, il se rendait compte que **quelqu'un** agissait en lui — racontait Vincent. Je me rends compte, me disait-il, que quelque chose est sorti de moi, non par ma propre volonté, car je n'y avais pas pensé auparavant et que je l'ignorais entièrement, mais que je l'ai prononcé par un mouvement divin* »<sup>12</sup>. Grâce à l'expérience d'autres et à la sienne propre il avait déjà fait l'expérience que les décisions prises à partir de critères

<sup>9</sup> COSTE IX, 245 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome IX, Conferencia n° 24, page 233. Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 3, n° 6.

<sup>10</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 2, N° 2.

<sup>11</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 2, n° 2 y E. 24, n° 84.

<sup>12</sup> COSTE XIII, 69 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome X, page 83.



humains conduisaient la vie par des chemins trompeurs qui ne pouvaient conduire à la plénitude et qui poussaient les personnes à cheminer sur un sentier étroit et trop tortueux pour pouvoir apprécier la joie de vivre.

Ils s'entendaient les deux dans le fait de se sentir poussés à donner à leur vie la couleur du projet de Dieu, la joie de se sentir habités en s'appliquant au discernement. « *En ce qui concerne l'autre sujet, je vous prie une fois pour toujours de ne pas penser à cela jusqu'à ce que notre Seigneur fasse voir ce qu'il veut, puisque maintenant il vous donne des sentiments contraires. On désire des choses très bonnes avec un désir qui paraît être celui de Dieu et néanmoins cela ne l'est pas toujours. Dieu permet cela pour que l'esprit commence à se préparer à être comme Lui le désire* »<sup>13</sup>. Les deux ont commencé à s'encourager mutuellement en établissant un lien subtil d'union entre l'être et le faire. « *Etre comme Lui le désire* », c'est-à-dire, permettre que jaillisse d'une façon transparente ce que Dieu a imprimé comme image dans le fond de l'être. Et que « *le faire* » surgisse de *ce que l'on est*, qu'il soit sa claire expression. Elle déclarait que découvrir et s'engager dans ce projet de Dieu était « *l'unique désir de mon cœur* »<sup>14</sup>. Et lui, plus paisible intérieurement et sûr de lui, l'encourageait par des expressions comme celle-ci : « *Attendez toujours avec patience la manifestation de sa sainte et adorable volonté que fait notre Seigneur de vous-même ?* »<sup>15</sup>.

Le processus de discernement paraissait lent à Louise. C'était une personne fervente. Quand elle avait l'intuition de quelque chose elle avait le désir de le voir réaliser à l'instant même. Vincent lui disait que cela était « un zèle indiscret ». Elle reconnaissait que « la précipitation » était un aspect de sa personnalité qu'il fallait réformer. Et lui savait aussi qu'il était « *trop lent pour faire les choses* » parce qu'il avait « *une spéciale dévotion pour suivre les pas de la Providence de Dieu* »<sup>16</sup>. Louise se sentait poussée à consacrer sa vie pour la formation des jeunes qui servaient les pauvres dans les Charités. Enfin, respectant le rythme de Dieu, dans le discernement des signes qui éclairaient le chemin, dominant l'impulsion naturelle qui les poussait à prendre l'initiative et mettant à disposition les dons que chacun avait reçus de Dieu ils ont cru que l'heure était arrivée. Parce que

<sup>13</sup> COSTE I, 113 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigüente, Salamanca, Tome I, Lettre 77.

<sup>14</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 7, n° 18.

<sup>15</sup> Voir COSTE I, 25, 129 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigüeme, Salamanca, Tome I, Lettres 12 et 91.

<sup>16</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 7, n° 22. Et COSTE II, 207 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigüeme, Salamanca, Tome II, Lettre 582.

« *c'est le rôle de la Providence de nous appeler aux tâches pour lesquelles elle nous a donné quelque talent, sans nous y engager nous-mêmes par goût personnel* »<sup>17</sup>. Et à la fin de l'été 1633, pendant que Vincent faisait sa retraite annuelle ce fut l'évidence. Et le 29 novembre, se réunissait au domicile de Louise de Marillac, Rue Versailles, en face d'une maison qui portait une enseigne avec une épée royale, la première communauté des Filles de la Charité. S'accomplissait ainsi ce qui avait été prévu car elle était enfin dans un lieu dédié à servir les pauvres, avec d'autres qui faisaient la même chose, allant et venant.

### Dans l'exercice de la liberté

Quoique Louise avait déjà l'expérience de la relation d'aide, la rencontre avec Vincent de Paul lui ouvrit un horizon différent, la situa devant une nouvelle perspective qui la séduisait assez. Son âme en recherche trouvait un chemin à travers n'importe quelle difficulté. Et elle rencontra en Vincent une personne claire, sincère, libre, qui n'avait pas peur d'exprimer son opinion et son sentiment tel et comment il les ressentait en lui-même. C'était une femme qui vivait une situation personnelle chronique de pessimisme et de tristesse et il était en train de l'aider à sortir de cette situation. Mue par l'anxiété, marquée par ses carences affectives, installée dans sa solitude, elle percevait dans l'attitude de Vincent, dans ses paroles et son témoignage de vie l'atmosphère de confiance qui lui permettait d'exprimer son intériorité et l'horizon qui lui reflétait une réponse à son besoin vital.

« Elle se hâtait » d'aller vers lui dans une dépendance qui ne lui permettait pas de demeurer en paix. « *Pardonnez-moi si je vous dis, — Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley — que vous vous attachez trop à ceux qui vous guident et vous vous appuyez trop sur eux. Monsieur Vincent de Paul est absent, et voilà Mademoiselle Le Gras hors d'elle-même et déconcertée* »<sup>18</sup>. Très vite la périodicité des entrevues est devenue chaque fois plus courte et le recours à la lettre plus fréquent. Elle lui demandait pardon pour « *tant d'impertinence* ». Et lui à son tour lui disait : « *Je ne réponds pas à toutes vos lettres* »<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> COSTE VII, 144 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VII, Lettre 2679.

<sup>18</sup> «La Compagnie des Filles de la Charité aux origines. Document», *Document* 837, page. 844. La Lettre est du 26 juillet, peut-être 1625, quand Louise, commença probablement ses entrevues avec Vincent.

<sup>19</sup> Voir COSTE I, 25-26, 28-30 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 12 et 14.

Vincent, qui n'était pas disposé à accepter ce type de relation, lui parla avec franchise. Il adopta la stratégie d'agir librement, en laissant clairement voir quel était l'objectif de sa vie, tout donner comme il était, avec toute sa personne, à la tâche d'évangélisation. Et il invita Louise à prendre conscience de cette dépendance. « *Je ne vous ai pas avertie de mon départ, parce qu'il a été plus rapide que je ne le pensais et j'avais peur de provoquer en vous une contrariété en vous avertissant. Mais, enfin, notre Seigneur prendra en compte cette petite mortification* »<sup>20</sup>.

Jusqu'à la fin de sa vie Louise a gardé l'habitude de consulter Vincent à tout propos. Parce que, dans son désir ardent de refléter dans sa vie ce qu'était la volonté de Dieu pour elle, elle l'accepta comme une médiation qualifiée et contrastée. Mathurine Guérin racontait que « *elle ne résolvait presque rien sans en avoir auparavant traité avec notre très honorable Père, au moins lorsqu'il s'agissait de quelque chose de particulier* »<sup>21</sup>. Ce renseignement est totalement certain. Et il est difficile de se faire une idée des raisons pour lesquelles elle s'était habituée à recourir à lui avant de prendre une décision. Il pourrait s'agir d'une dépendance sociale étant donné que, à cette époque, la femme devait être soumise à l'homme dans presque tous les domaines, ou peut-être aussi une dépendance fonctionnelle, pour prendre une décision commune dans tout ce qui faisait référence à la collaboration sans écarter l'aspect spirituel mentionné plus haut. La correspondance atteste que Vincent dans de très nombreuses occasions lui dit « *Agissez comme vous le pensez* », « *Ce que vous dites me paraît bien* », etc...

## Choisir la joie

Vincent rencontra une femme qui souvent se sentait assaillie par des pensées négatives qui provoquaient des sentiments dévalorisants et culpabilisants. Lui-même avait découvert dans sa vie la joie et après un travail sur lui-même pour dépasser ce qu'il appelait « son humeur noire », se considérait comme une personne optimiste, joyeuse et heureuse. Dans sa correspondance et dans ses écrits apparaissent à foison des expressions qui font référence au bonheur, au plaisir et à la joie. Louise, quant à elle, n'arrivait pas à s'accepter elle-même, vivait des moments d'impatience et d'anxiété, elle n'avait pas une vie intérieure pacifiée. Lui savait que la joie est le climat

---

<sup>20</sup> Voir COSTE I, 25-26 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 12.

<sup>21</sup> « La Compagnie des Filles de la Charité aux origines. Documents », *Document* 822, page 820.

intérieur le plus adapté pour l'émergence du meilleur de chaque personne, il était arrivé à la conviction que Dieu aime que nous vivions dans la joie<sup>22</sup>. Et, en même temps qu'il maintenait en lui-même ce choix pour la joie, il observait patiemment l'éclosion de cet état en Louise. Il l'invitait à choisir de vivre dans la joie. Elle, de son côté, s'appliquait à faire un travail sur elle-même. Et elle commença à vivre beaucoup plus à partir d'option que de réaction. La joie, plus qu'un sentiment, est une composante de la vie, et elle est là comme telle, au nœud intime de notre personnalité, et elle soutient notre être et le pousse à grandir et à se manifester jusqu'à la plénitude de notre vie. A l'intérieur de nous-mêmes nous sommes joie. Ce n'est pas quelque chose qui vient de l'extérieur de la personne quand les choses vont bien, quand la vie nous sourit ou que nous atteignons ce que nous désirions. Elle peut cohabiter avec les difficultés, les problèmes et les épreuves. Elle émerge et inonde de joie notre vie lorsque nous rentrons en contact avec elle dans le plus profond de notre être. Il n'est pas possible « d'acheter la joie », nous la possédons déjà en nous-mêmes. En général, il est nécessaire d'avoir une certaine manière de vivre qui nous conduise à entrer en contact avec elle et de la laisser s'exprimer.

Il fallait se décider. Lui s'exprimait décidé, positif, joyeux dans son regard, dans ses gestes et dans sa façon de se conduire dans la vie ; elle l'observait, l'admirait et était attirée par son air joyeux, et elle s'ouvrait à son influence. Lui, lui parlait avec des expressions comme « *restez joyeuse* », « *soyez joyeuse* », « *demeurez très joyeuse* », « *faites avec joie ce que vous devez faire* », « *vivez en vous reposant dans la joie* ». Et elle répondait en se mettant à la pratique de choisir la joie et elle s'engageait « *à travailler joyeusement* », à vivre « *le sentiment de joie que j'expérimente maintenant* », et à « *garder la joie* »<sup>23</sup>.

Ensemble ils ont pu découvrir aussi une source spéciale de joie. Celle qui jaillit de la beauté qui existe dans « ce qu'il y a dans les choses de Dieu », dans la pratique de l'Evangile, dans la suite du Christ et en le servant dans les pauvres : « *J'ai décidé fermement de le suivre, sans aucune restriction, mais pleine de joie en me sentant acceptée par lui afin de vivre toute ma vie à sa suite* ». Le 24 août, vers 1650, Louise écrivit d'une façon précipitée à Vincent : « *Mon cœur, encore plein de joie pour la compréhension qu'il me semble*

<sup>22</sup> Voir COSTE I, 38-39, 85-86 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 23 et 49.

<sup>23</sup> Voir COSTE I, 39, 77, 85, 109, 145, 147, 188, 200 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 23, 41, 49, 73, 101, 104, 140, 146, et Santa LUISE DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 7, n° 20 ; E. 10, n° 29 et E. 22, n° 66.

que le bon Dieu m'a donné de ses paroles : Dieu est mon Dieu ! Et pour avoir compris la gloire que tous les bienheureux lui attribuent comme conséquence de cette vérité, ne peut pas ne pas entrer en relation avec vous pour vous supplier de m'aider à faire un bon usage de ces excès de joie »<sup>24</sup>.

## Le Maître intérieur

L'une des clés du succès de la relation de ces deux personnes est peut-être le respect qu'elles ont éprouvé chacune de l'autonomie, du dynamisme vital dans l'évolution de leurs personnes. Vincent, de dix ans plus âgé que Louise, la précédait dans cette façon d'expérimenter la vie. Dans cette relation il apportait son expérience et Louise offrait sa confiance et sa docilité. Mathurine Guérin se souviendra en 1660, qu'après de nombreuses années de connaissance et d'aide, quand Louise parlait à ses sœurs rassemblées, elle leur disait que : « Dans la direction des âmes il y avait peu de personnes qui possédaient la méthode de notre honorable Père. Lui qui avait reçu un don spécial de Dieu pour connaître les chemins par lesquels il voulait conduire les âmes et pour conduire celles-ci sur ses chemins, à la différence d'autres directeurs qui, au lieu de s'efforcer de connaître ce que notre Seigneur demande à chacun, imposent leur propre direction et non pas celle de Dieu : la leur, quoique bonne, n'est pas toujours la plus appropriée pour tous »<sup>25</sup>.

A partir d'une grande intimité et de l'affection mutuelle, Vincent mit à la disposition de Louise « ce don spécial ». Par expérience personnelle « il connaissait » de l'intérieur le Maître qui l'avait guidé lui-même et, enthousiaste, il accompagnait Louise sur le chemin de cette même découverte. Il l'encourageait à observer, à écouter, à reconnaître « le Maître intérieur », l'avertissant « lui-même fera l'office de directeur ; il le fera certainement, et de telle façon qu'il lui fera comprendre qu'il s'agit de Lui-même ». Et quand elle partait en voyage vers les Charités, il lui transmettait toute son assurance que « Lui-même vous dira ce que vous devez faire »<sup>26</sup>.

Lui, de son côté, pendant ce temps-là et après, était attentif, attendait, observait et respectait le rythme de vie de Louise au point de se réjouir lorsque apparaissait en elle le meilleur d'elle-même,

<sup>24</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 22, n° 67 et Lettre 348.

<sup>25</sup> « La Compagnie des Filles de la Charité aux origines. Document », *Document* 822, page 819.

<sup>26</sup> COSTE I, 29, 172-173 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 12 et 131.

son authentique moi. « *Notre bon Dieu a accordé à mon âme la grâce de sentir plus qu'à l'ordinaire depuis un mois* ». « *J'ai senti aussitôt l'avertissement ou le désir que Notre Seigneur vienne à moi accompagné de ses vertus pour les communiquer* »<sup>27</sup>.

### Consolider l'expérience de se sentir fille aimée

Le 30 octobre 1626, quand ils ont commencé à entrer en relation d'une façon assidue, Vincent lui exprima un impératif encourageant : « *Soyez, donc, sa fille chérie* »<sup>28</sup>. Le contexte dans lequel se trouvent ces paroles attire notre attention sur l'expérience que Louise avait besoin de vivre dans sa relation à Dieu. Etre, vivre, s'encourager mutuellement, marcher ensemble vers l'expérience de l'amour de Dieu, dans le même sens que cette expérience qu'a vécue Jésus de Nazareth et que les Evangiles situent sur les bords du Jourdain. Cela pour pouvoir entendre au plus profond de soi : « *Tu es mon Fils/Fille, celui que j'aime, mon bien-aimé/ma bien-aimée* »<sup>29</sup>. Expérience de se sentir en contact avec l'origine de la vie, avec la source d'où jaillit l'existence. Expérience « d'une nouvelle naissance ». Cultiver cette expérience, l'approfondir, en vivre et la rayonner. Ils se sentaient appelés à cela. Ils sentaient que cela était « *leur force intérieure* »<sup>30</sup> et dans cette expérience, se sentir enrobés par un amour qui ne passe pas et qui ne s'épuise. Une expérience qui, à partir de l'amour, conduit à l'engagement pour le Royaume.

Se sentir aimée. Louise, sollicitant l'attention de Vincent comme directeur, voulait exprimer aussi son besoin de se sentir valorisée, appréciée, encouragée et aimée. Tout être humain, d'une manière ou d'une autre, doit trouver une réponse à ce besoin. Et eux-mêmes le savaient très bien ; pour assumer de vivre la vie passionnément, avec tous ses risques et toutes ses possibilités, sans être à la merci d'être vaincus par les vents contraires, par la dureté de cette vie, il est nécessaire de fonder l'expérience d'être aimé/e sur un rocher très ferme.

Il est fréquent que des personnes maltraitées par la vie et qui ont reçu de profondes blessures vivent une rencontre providentielle qui les guérit avec quelqu'un qui les aide. Peut-être est-ce ce qui est arrivé à Louise lors de sa rencontre avec Vincent. Mais celui-ci, qui connais-

<sup>27</sup> COSTE I, 28-30 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Tome I, Lettre 14. Et Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, E. 103, n° 272.

<sup>28</sup> COSTE I, 25-26 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 12.

<sup>29</sup> Mc 1, 11.

<sup>30</sup> COSTE IX, 703 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome IX, Conferencia n° 41 du 19 septembre 1649, page 629.

sait bien ses possibilités, l'invita à dépasser cette même rencontre pour trouver le chemin par lequel elle serait conduite jusqu'à la source même de l'Amour. Cultiver une façon de vivre ainsi, en recevant l'amour qu'on reçoit de Dieu c'est s'ancrer dans la joie<sup>31</sup> et jeter les bases d'une amitié durable. « *L'amour de Dieu c'est la seule chose dans laquelle je souhaite que votre cœur soit occupé* »<sup>32</sup>. Et de là se reposer dans la confiance. Dès le début de la relation, Vincent invite Louise à travailler cette attitude. « *Pourquoi votre âme ne va-t-elle pas être pleine de confiance si elle est la fille chérie de notre Seigneur ?* » « *Vivez s'il vous plaît en vous reposant dans cette confiance* »<sup>33</sup>.

Louise s'est sentie enrichie dans cette expérience. « *Il m'a semblé qu'on a fait comprendre à mon âme que son Dieu voulait venir à moi non comme dans un lieu de récréation ou de location, mais plutôt comme dans sa propriété ou un lieu qui lui appartienne entièrement ; et c'est pourquoi, je ne pouvais lui refuser l'entrée, et qu'étant une terre vivante, elle devait le recevoir avec joie comme à son maître souverain, avec le désir que mon cœur soit le trône de sa majesté* ». Et elle compléta cela avec une expérience vécue en plein hiver, quand elle visitait les Charités : « *Il m'a semblé que notre Seigneur m'inspirait la pensée de le recevoir comme l'époux de mon âme et quoique cela était pour moi déjà une forme d'épousailles et que je me sentais tellement unie à Dieu dans cette considération qui fut pour moi extraordinaire, et que j'eus la pensée de laisser tout pour suivre mon Epoux et de le considérer dorénavant comme tel, et de supporter les difficultés que je rencontrerais comme les recevant à partir d'une communauté de biens* ». Et elle laissa son être ouvert pour accueillir la motivation la plus haute pour agir : « *Je n'aurai le désir de servir Dieu que dans la mesure où son saint amour m'attirera* »<sup>34</sup>.

## L'IMPORTANCE DU ROYAUME DE DIEU

Louise de Marillac depuis le début admirait en Vincent de Paul la façon dont il consacrait ses meilleures énergies pour l'annonce du Royaume de Dieu. Et elle put découvrir aussi comme un appel pour elle-même, la place centrale qu'il devait occuper dans sa vie. Vincent

<sup>31</sup> COSTE I, 39 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 23.

<sup>32</sup> COSTE I, 51-52 / SVP.ES « Obras Completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 26.

<sup>33</sup> COSTE I, 77, 90 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 41 et 55.

<sup>34</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 7, n° 21 ; E. 13, n° 38 et E. 16, n° 45.

de Paul était passionné par la contemplation de Jésus-Christ qui attirait l'attention de ses contemporains sur le fait que le Royaume de Dieu était au milieu d'eux. *« Cherchez avant tout le Royaume de Dieu... Chercher, chercher, cela veut dire préoccupation, cela veut dire action... Cherchez Dieu en vous-mêmes, car Saint-Augustin avoue que tant qu'il le cherchait en dehors de lui-même, il n'a pu le trouver; cherchez-le en votre âme, comme en sa demeure préférée... Tâchons de nous rendre intérieurs, à faire que Jésus-Christ règne en nous... »*. *« Mais il ne suffit pas de prier pour que Dieu règne en nous, il faut aussi que nous désirions et que nous agissions en sorte que le règne de Dieu règne partout, que Dieu règne dans toutes les personnes, que le monde vive d'une manière différente de ce qu'il vit, par la force de l'Esprit (la force de Dieu); finalement que sa justice soit recherchée et imitée par tous avec une vie sainte »*<sup>35</sup>. *« Chercher le Royaume de Dieu cela veut dire que nous devons travailler de telle façon que nous travaillions sans cesse pour le Royaume de Dieu sans rester dans une situation d'accommodement et sur la réserve »*.

Louise entra en son temps dans ce courant de vie apostolique. *« Je dois donner volontairement à Jésus la possession de mon âme, de laquelle il est déjà le Roi par droit propre, et j'essaierai de garder la joie que me procure la vision et le désir et la possibilité de faire que chacun de nous en particulier nous soyons ses aimés »*. Et elle a trouvé aussi le chemin pour dédier sa vie *« pour faire connaître Dieu aux pauvres, leur annoncer Jésus-Christ, leur dire que le règne de Dieu est proche, qu'il est pour les pauvres. Que cela est grand ! »*<sup>36</sup>.

## DANS LA JOIE DE L'AMITIE

Cette relation qui commença avec un sentiment d'aversion de la part de Louise et peut-être aussi de Vincent qui s'exprima comme une relation d'aide et qui s'établit sur le solide fondement d'une vision commune vers la même perspective de permettre que s'exprime en leur vie le projet de Dieu évolua en une belle amitié et une source exubérante de joie.

Très vite, la façon d'être de Vincent respectueux, simple, direct et cordial, permit à Louise de s'extérioriser. Elle se sentit captivée par cette personnalité si singulière. Elle se sentit fascinée pour ce style de vie tout à fait évangélique, libre, donné, joyeux et enthousiaste.

<sup>35</sup> COSTE XII, 131 ss. / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome XI, Conferencia n° 121 du 21 février 1659, pages 434-435.

<sup>36</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, E. 22, n° 66. Et COSTE XII, 80 / SVP.ES «Obras completas», Tome XI, Conferencia n° 118 du 6 décembre 1658, page 387.



Cette façon de vivre, cette attirance commença à exercer une irrésistible influence sur l'humeur de cette femme.

Il fallut dépasser la perplexité qui a pu surgir au cours des premières rencontres. Et vaincre la résistance que la timidité et la pudeur imposent pour l'expression des sentiments intimes. Apparurent aussi les premières difficultés concernant la tendance naturelle à l'attachement qui surgit dans l'affectivité de Louise, sa prédisposition à se décourager quand Vincent s'éloignait et qu'il devait être hors de Paris pendant plusieurs jours.

Mais, quoique la situation du début fût différente, vite ils commencèrent à voir les choses qui les rapprochaient. Une fine sensibilité spirituelle, un grand désir de vivre la fraîcheur de l'évangile, une même vision sur la spiritualité de François de Sales, cette joie en découvrant chacun d'eux la richesse personnelle de l'autre et la possibilité de collaboration pour un projet commun. Lorsque Louise décida de visiter les Charités, en mai 1629, cette amitié passa par un point important d'inflexion. Vincent cessa de l'appeler « fille » « chère fille » et il commença à l'appeler « Mademoiselle ». Un changement s'était produit dans la relation. Une évolution de la symétrie à l'égalité. La femme qu'il avait devant lui allait se convertir en sa collaboratrice. Le partage s'élargit et l'intimité se renforça. Louise se montrait décidée dans sa façon d'agir comme dans sa façon de raconter à Vincent comment elle avait agi dans les hameaux. Lui la valorisait : « *Vous êtes une femme courageuse* »<sup>37</sup>, il l'encourageait dans les difficultés et il l'assurait que ce qu'elle faisait lui semblait très bien.

L'évolution de la vie intérieure de Louise dans ces premiers moments avait un certain attrait pour Vincent. Tous deux avaient un certain plaisir à le partager. « *S'il n'était pas si tard, j'irais volontiers vous voir pour comprendre ce que vous me dites* ». « *Je ne me sens pas capable de vous exprimer comme mon cœur désire ardemment voir le vôtre pour savoir comment les choses se sont passées* »<sup>38</sup>.

L'affection a surgi comme quelque chose de spontané devant l'affinité de deux personnalités riches en sentiments. « *Que dirais-je de celui que votre cœur aime tant dans le Seigneur ?* » « *Mon cœur gardera un tendre souvenir du vôtre dans celui de notre Seigneur et pour celui de notre Seigneur seulement* ». « *Pardonnez à mon cœur de ne pas s'étendre un peu plus dans la présente* ». « *Dites-moi, s'il vous plaît, que fait votre cœur. Le mien a été très occupé à votre sujet, ce matin, et*

<sup>37</sup> COSTE I, 71-72, 116-117 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 36 et 80.

<sup>38</sup> COSTE I, 51-52, 71-72 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 26 et 36.

*dans les pensées que notre Seigneur lui donne*. « *Je vous souhaite bonne nuit avec toute l'affection de mon cœur* »<sup>39</sup>.

Le temps de la découverte mutuelle fut riche en nuances. La communication réveillait l'intérêt. Pour Louise le fait de pouvoir recourir à Vincent, de parler avec lui, était quelque chose de très important. Lui aussi faisait l'expérience d'un sentiment positif de bien-être et de joie. Il écrivait : « *Quand j'aurai la chance de vous voir...* ». « *Si je reviens tôt ce soir, j'aurai la chance de vous dire une parole* »<sup>40</sup>. La joie surgissait dans la rencontre, pendant que le sentiment d'union se manifestait avec évidence : « *Et nous aurons la chance de nous voir à Montmirail* ». « *J'ai dans son amour (celui de Dieu), à ce qu'il me semble, un même cœur avec le vôtre* ». « *Mon cœur n'est plus mon cœur, mais le vôtre, dans celui de notre Seigneur, que je désire qu'il soit l'unique objet de notre unique amour* »<sup>41</sup>. Et aussi le plaisir. « *Ma chère fille, combien me console votre lettre et les pensées qui y sont écrites ! Il faut que j'avoue que le sentiment s'est étendu dans toutes les parties de mon âme avec d'autant plus de plaisir que cela m'a fait voir que vous êtes dans l'état que Dieu demande. Courage !* »<sup>42</sup>. Plaisir qui surgît devant le beau geste qu'elle eut envers lui, lorsqu'il vit dans la chapelle des Bons Enfants le fronton offert par Louise. Vincent ne put contenir l'émotion et écrivit avec véhémence : « *Ce fronton si beau et élégant que vous nous avez envoyé..., hier j'ai cru que mon cœur était transporté de plaisir, en voyant le vôtre placé ici, et de le voir en entrant dans la chapelle, sans savoir qu'il était là ; et ce plaisir a duré en moi et aujourd'hui encore avec une tendresse inexplicable* »<sup>43</sup>. Il ne s'agissait pas, c'est évident, de sentiments superficiels ; la sensibilité de Vincent avait évolué jusqu'à demeurer orientée vers ce qui est le plus sublime dans la vie.

L'intimité se resserra chaque fois plus et le champ de leurs activités partagées s'élargit encore plus. La vie personnelle de chacun d'eux arriva à être transparente et claire pour l'autre. Ils se préoccupaient mutuellement de leur santé. Ils se communiquent avec délicatesse les petits incidents et accidents de chaque jour. La confiance arriva à

<sup>39</sup> COSTE I, 30, 62-64, 113-114; XV, 4 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 15, 28, 61 et 77.

<sup>40</sup> COSTE I, 37-38, 72-73, 357-358, 515-517, 587-589 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 22, 37, 255, 368 et 422.

<sup>41</sup> COSTE I, 72-73, 86-88, 169-170 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 37, 52 et 127.

<sup>42</sup> COSTE I, 69-70 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 33.

<sup>43</sup> COSTE I, 152-153 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 110.

être très solide et n'importe qu'elle chose que l'un ou l'autre vivait intéressait l'un ou l'autre. « *Il me semble que cette famille me touche le cœur avec affection* »<sup>44</sup>. La relation de Louise avec sa famille était un thème récurrent dans les conversations. Son fils, qui lui occasionna une grande préoccupation, apparaît fréquemment aussi dans la préoccupation de Vincent qui lui fut une grande aide tout au long de la vie. Mais ce qui l'intéressait aussi ce sont les difficultés que souffrait n'importe quel membre de la famille Marillac. Louise, en plus de ses affaires, partageait avec Vincent tout ce qui concerne les confréries, les Dames et les Filles de la Charité.

### UNE BELLE COLLABORATION EVANGELIQUE

La profonde amitié s'est enrichie aussi d'une belle collaboration évangélique. Tout a commencé avec le simple service que Louise et quelques-unes de ses amies comme Madame Du-Fay, offraient à Vincent lorsqu'il était hors de Paris, dans les petits hameaux. Cela consistait à mettre à sa disposition quelques quantités d'argent et en la confection de vêtements pour les malades dans les Charités et d'ornements pour les églises. Lui, les remerciait avec courtoisie<sup>45</sup>. L'admiration qu'elles éprouvaient envers ce prêtre et l'attrance qu'exerçait le travail apostolique qu'il déployait, réveillait la sollicitude de ces femmes qui désiraient exprimer leur féminité au-delà de l'entourage domestique étroit dans lequel elles vivaient. Et c'était une bonne aide pour ces missionnaires qui se sentaient désarçonnées devant une telle misère qu'ils rencontraient dans les lieux où ils prêchaient la mission.

Presque en même temps, surgit un nouveau besoin. Il s'agissait d'accueillir à Paris des jeunes filles de ces mêmes hameaux dans lesquels il prêchait l'évangile. La pauvreté dans laquelle elles vivaient rendait nécessaire la rencontre de quelque maison noble dans laquelle elles pourraient se placer comme servantes. D'autres fois il devenait urgent d'éloigner une jeune d'une situation compliquée ou dangereuse. Louise et d'autres dames pouvaient les loger quelques jours dans leur maison pendant qu'elles parlaient avec les grandes dames et que se profilait la réponse adéquate au besoin<sup>46</sup>.

---

<sup>44</sup> COSTE I, 315-317 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 368.

<sup>45</sup> COSTE I, 30, 31-32, 38-39, 40 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettres 15, 16, 23 et 24.

<sup>46</sup> COSTE I, 38-39 / SVP.ES «Obras completas», Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 23.

Au cours du temps, quand Vincent découvrait la richesse de la personnalité de Louise et l'évolution qui s'opérait en elle, un jour sa riche capacité se mit en action en lisant le contenu d'une lettre écrite de sa propre main ; et il s'exclama : *oh ! quel arbre vous avez paru aujourd'hui aux yeux de Dieu, puisque vous avez produit un tel fruit !*<sup>47</sup>. C'est une opinion commune, en suivant Abelly, de supposer que Louise s'était sentie inspirée pour prendre la décision de se consacrer à Dieu pour s'engager au service des pauvres. Vincent fut rempli d'émotion en lisant cette lettre et toute sa personne s'émut. L'image de l'arbre, quoique prise dans l'évangile de ce jour, nous montre un aspect important, dans la relation de Vincent et Louise. Elle, elle était créative, se sentait pousser, elle était source d'initiative et de choix qu'elle percevait dans son intérieur. Lui, observait « ce que Dieu faisait en elle » et il demeurait attentif à ce qui était en train de naître en elle, ne disparaisse pas par manque d'accueil et d'intérêt ; et il aidait Louise pour que cela jaillisse et croisse avec vigueur. Le 6 mai 1629, alors qu'il était à Montmirail pour faciliter l'énergie apostolique qui naissait en elle, il lui donnait sa bénédiction avec une très grande affection : « *Allez donc Mademoiselle, au nom de Notre Seigneur. Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre consolation sur le chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre protection contre la pluie et le froid, votre lit adoucissant dans votre fatigue, votre force dans votre travail et que, finalement, il vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres* »<sup>48</sup>.

La collaboration pour l'accompagnement des Confréries de la Charité fut riche et efficace. Chacun apportait son initiative particulière et le résultat était la naissance de groupes qui se réunissaient, qui essayaient de vivre l'évangile d'une nouvelle manière et qui s'approchaient avec amour de ceux qui souffraient. L'influence qu'exerçait la présence de Louise et de Vincent sur les gens de ces villages et de ces hameaux était spectaculaire. Ils sentaient que quelque chose de nouveau était en train de naître dans l'église de France. Le fait de mettre en commun leurs qualités et leurs façons de faire faisait que c'était comme si s'accroissait le bien et la bonté parmi ces gens de la campagne. Cette collaboration, par son inspiration évangélique et par son contenu empreint de générosité, d'audace et d'ardeur, était comme un levain dans la masse de cette société « vivotante ». Cette façon de vivre, alternative aux façons de vivre traditionnelles, avait un pouvoir d'attraction indicible, non seulement pour les

<sup>47</sup> COSTE I, 51-52 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 26.

<sup>48</sup> COSTE I, 73-74 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 38.

femmes et les jeunes, mais aussi pour les hommes. Cela faisait que se posaient des questions. Et des certitudes : « *J'aimerais servir les pauvres de cette manière* »<sup>49</sup>.

Mais là où la collaboration a brillé avec une splendeur plus charismatique s'il était possible, ce fut dans la fondation, l'animation et la consolidation de LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITE. Avec elle commençait dans l'histoire une « façon d'être » et une « manière de faire » qui provoquait l'admiration. Cette collaboration sous l'impulsion de l'Esprit déboucha sur une organisation, un accompagnement et une façon de gouverner qui sut accueillir très bien l'énergie de « Bonne Nouvelle » qui nourrissait ces jeunes paysannes totalement données à Dieu pour servir Jésus-Christ dans les pauvres. Energie qu'elles surent transmettre aussi à leurs contemporains. Quand vint le moment de collaborer à ce projet, Vincent et Louise avaient beaucoup mûri, chacun à son rythme, dans tous les aspects de leur personnalité. Ils avaient approfondi leur « être », tous les dons qu'ils avaient reçus de Dieu avec pour racines la confiance, la simplicité, la joie, l'indifférence, l'humilité ; et ils buvaient aux sources de l'Amour de Dieu. Ils se connaissaient bien. Ils connaissaient aussi la riche complémentarité qu'ils pouvaient apporter au monde dans lequel ils vivaient. Et ils lançaient dans ce monde ces jeunes filles à propos desquelles les gens disaient : « Vous êtes Filles de la Charité » et aux-mêmes ajoutaient, « *Filles de l'amour de Dieu, ou Filles appelées et choisies pour aimer Dieu* »<sup>50</sup>. Et de là a jailli comme un jet, leur « agir ». Ce n'était pas un « agir » quelconque. Il était significatif. Il était empreint d'évangile, de l'expérience de Dieu, et aussi d'une « faiblesse » qui pouvait les rendre fortes parce que résidait en elles la puissance de l'amour.

## LES ADIEUX

Le dernier hiver allait être très dur. Vincent de Paul et Louise de Marillac étaient arrivés à un âge avancé. Leurs contemporains les considéraient comme déjà des personnes âgées. Les deux gardaient un esprit lucide et une mémoire précise ainsi qu'un degré normal de conscience, de sensibilité et de bonne humeur. Et ils acceptaient avec sérénité, comme durant toute leur vie, les problèmes de santé qui leur arrivaient.

<sup>49</sup> COSTE IX, 501 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome IX, Conferencia n° 52 du 24 février 1653, page 542.

<sup>50</sup> COSTE IX, 474 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome IX, Conferencia n° 41 du 19 septembre 1649, page 431.

Des températures excessivement basses pendant le mois de janvier firent grandir le danger de maladie chez ces personnes si âgées. Louise se préoccupait de la santé de Vincent et, pensant qu'il souffrait de grandes douleurs à cause du gonflement des jambes et à cause de la fièvre, lui envoya le 4 janvier pour sa consolation, une image avec le portrait de Jésus couronné d'épines et une médaille de Notre-Dame de Liesse. A cette même époque elle-même se trouvait mieux malgré qu'elle se rendait compte que « *quoique je n'ai dû garder le lit que peu de temps, néanmoins mes petits ennuis de santé, provoquent souvent en moi la paresse et m'empêchent d'accomplir mes obligations* »<sup>51</sup>. Le 30 janvier Vincent disait « *J'ai les jambes faibles et je ne peux plus descendre ni dire la sainte messe* »<sup>52</sup>.

Le 4 février Louise tomba malade avec « *une grande inflammation du bras gauche dans laquelle il a fallu faire trois incisions. La dernière s'est faite avant hier. Elle souffre beaucoup; et malgré qu'elle n'ait pas de fièvre, elle n'est pas hors de danger étant donné son âge et sa faiblesse. L'on fait ce que l'on peut pour la conserver; mais c'est le travail de Dieu qui, l'ayant préservée depuis vingt ans contre toute espérance humaine, continuera de la préserver tant que cela conviendra à sa gloire* »<sup>53</sup>, disait Vincent qui demeurait serein parce que « *le contraire perturbe le courage et ne plait pas à Dieu* ». Lui-même se sentait poussé à déposer entre Ses mains tout ce qu'il aimait, en s'abandonnant lui-même à sa volonté, avec une confiance parfaite<sup>54</sup>.

Durant les huit jours suivants son mal être continua à augmenter. Le 14 de ce mois Louise de Marillac « *en était à ses derniers moments* »<sup>55</sup>, « *à un tel point que nous ne pouvons espérer qu'elle se récupère* »<sup>56</sup> racontait de nouveau Vincent immobilisé dans sa chambre. Ce même jour mourrait Antoine PORTAIL. C'était le premier assistant de Vincent et le Directeur des Filles de la Charité. Il était le compagnon des premiers jours, un frère très aimé et un grand ami. Les deux reçurent le viatique le même jour.

<sup>51</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, Carta 717.

<sup>52</sup> COSTE VIII, 231 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3180.

<sup>53</sup> COSTE VIII, 254-256 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3200 et GOBILON, N., « Vida de la Senorita Le Gras », Ed. CEME, Salamanca, page 175.

<sup>54</sup> COSTE VIII, 254-256 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3200.

<sup>55</sup> COSTE XV, 140-141 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3198.

<sup>56</sup> COSTE VIII, 240-241 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3188.

Le 9 mars la fièvre revint et la gangrène fit son apparition dans son bras. Louise malgré tout, continuait de s'intéresser aux problèmes de la Compagnie, elle demandait si on soignait bien les pauvres de la paroisse qui étaient très nombreux et si on leur distribuait des aliments à la maison ; elle indiquait ce qu'il fallait faire comme si elle était en parfaite santé<sup>57</sup>. Vincent s'intéressait à la santé de sa loyale, intelligente et fidèle collaboratrice, mais ses forces étaient chaque jour plus faibles et il ne pouvait se mettre en chemin pour aller lui rendre une visite. Quand elle sut l'état de prostration dans lequel il se trouvait, « *elle lui fit demander au moins quelques paroles de consolation écrites de sa main* ». Nous aurions aimé savoir le sentiment de Vincent lorsqu'il entendit la demande de *son humble fille*. Et la force qui agit en lui-même lorsqu'il prit la décision de ne rien envoyer par écrit (réellement pouvait-il écrire ?). Mais le mouvement de son affectivité et de son âme, son émotion est restée cachée à notre curiosité. N'importe quelle interprétation que l'on puisse faire serait subjective. Nous supposons seulement qu'un prêtre ou un frère de la Congrégation de la Mission, descendit les escaliers rapidement, traversa la rue et, avec prudence on l'introduisit dans la chambre dans laquelle Louise attendait la fin de sa vie. Et qu'il lui dît à voix basse peut-être en voulant lui dire l'immense affection qui accompagnait son message, quelques brèves paroles qu'il avait entendues de la part de Vincent et qui terminait de cette façon : « *Vous partez la première ; j'espère vous voir très bientôt dans le ciel* »<sup>58</sup>.

Elle se réveilla le 15 mars qui était le lundi de la Passion. Ses Filles de la Charité l'entouraient. La Duchesse de Ventadour, sa grande amie, l'avait accompagnée pendant la nuit. Vers onze heures et demie du matin, apparurent les signes du dernier passage. « *On sentait la présence d'esprit qu'elle avait peu avant d'entrer en agonie* »<sup>59</sup>. Une bougie allumée, des paroles de bénédiction, des prières, une émotion contenue, des sanglots. C'était le dernier acte « *de don et d'abandon de son âme, de tout son cœur, entre les mains de Dieu, son Créateur, et sa fin dernière, et aussi l'acte final de laisser très volontiers son corps à la terre en espérant sa résurrection* »<sup>60</sup>. La présence du mystère l'envahis-

<sup>57</sup> GOBILON, N., « Vida de la Senorita Le Gras », Ed. CEME, Salamanca, pages 177-178.

<sup>58</sup> GOBILON, N., « Vida de la Senorita Le Gras », Ed. CEME, Salamanca, page 179.

<sup>59</sup> « La Compagnia de las Hijas de la Caridad en sus origenes. Documentos », Documento 803, page 921.

<sup>60</sup> Santa LUISA DE MARILLAC, *Correspondencia y escritos*, Ed. CEME, Salamanca, Testamento, page 832.

sait totalement. Et elle se résignait même à l'absence de « *celui que son cœur avait tant aimé en Notre Seigneur* »<sup>61</sup>.

Vincent avait une décision à prendre. Et il la formula le jour suivant avec détermination: « *Elle sera enterrée demain, dans l'église Saint-Laurent, à côté de nos chères sœurs défuntes et avec les mêmes cérémonies qu'au moment de l'enterrement de toutes celles-ci* »<sup>62</sup>. Ainsi se termina la matinée du 17 mars. Pour signaler le lieu de son enterrement, et selon son désir express, on mît *une croix de bois avec un crucifix et une inscription au pied*: « *SPES UNICA* ».

Louise avait écrit dans son testament: « *Je laisse entièrement (le lieu de ma sépulture) à la disposition de la divine providence, suivant l'indication de Monsieur Vincent à qui je demande de se souvenir que je lui ai exprimé un grand désir d'être mise le long d'un mur de l'église Saint-Lazare (dans le petit patio qui ressemble à un cimetière, car on y a trouvé des os de mort) ce que je continue à désirer, et je le demande pour l'amour de Dieu à sa charité* ».

Vincent, qui perdait progressivement le peu de forces qu'il avait, put à la fin être présent aux deux conférences sur les vertus de Louise et à l'élection des « officières ». « *Qu'as-tu vu durant les trente-huit ans que tu l'as connue? Qu'as-tu vu en elle? Le plus petit atome de mouvement de la chair lui était insupportable. C'était une âme pure en toutes choses, pure dans sa jeunesse, pure dans son ménage, pure dans son veuvage* »<sup>63</sup>. Il nomma Marguerite CHETIF comme celle qui devait lui succéder. En attendant quelques cardinaux lui écrivaient de Rome s'intéressant à sa santé avec une affection spéciale<sup>64</sup>, lui transmettant la dispense du pape de prier l'office divin et demandant à Dieu de lui donner ses meilleures bénédictions.

Le 27 septembre de cette même année 1660, à quatre heures quarante cinq du matin, il remit entre les mains de son Seigneur sa belle âme. Il mourut sur sa chaise entièrement vêtu, près du feu, assis, comme il était, plus majestueux, plus beau et vénérable que jamais<sup>65</sup>.

Traduction: ALAIN PÉREZ, C.M.

<sup>61</sup> COSTE I, 62-64 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome I, Lettre 28.

<sup>62</sup> COSTE VIII, 270-271 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VIII, Lettre 3216.

<sup>63</sup> COSTE X, 716 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome IX, Conferencia n° 118 du 3 juin 1660, page 1224.

<sup>64</sup> COSTE VIII, 427-428 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome VII, Lettre 3398.

<sup>65</sup> COSTE XIII, 191 / SVP.ES « Obras completas », Ed. Sigueme, Salamanca, Tome X, Documento 96, Diario de los ultimos dias de San Vicente, page 232.